

Ma chérie,

Simplement, tu m'emmerdes.

Tu es grosse, obèse, tes bras potelés sont doux, ton ventre à bourrelets est plus que confortable, et je suis désespérément bien collé contre toi. Ta peau flétrie est duveteuse, laiteuse et dégage une odeur que je serais bien en peine de décrire mais dont je ne peux me passer.

Fausse blonde, tu ne t'épiles pas, ni les jambes, ni les aisselles, et moins encore le pubis. Il n'existe aucune culotte qui pourrait dissimiler l'ensemble de ta touffe intime. Qu'importe me diras-tu, puisque que tu n'en portes jamais ? Tu te promènes nue sans gêne, tu t'exhibes sans retenue, sur les plages, dans ta maison, dans les clubs libertins. Ah oui, c'est vrai, comment oublier ? Tu adores le sexe, la volupté, le plaisir. Tu partages ton corps avec des inconnus, tu sais jouir de toutes les expériences, et magnifique femelle, tout le monde sort de toi avec un sentiment glorieux. Tu me traites comme un chien et je suis fier de t'avoir comme maîtresse.

Tu manges tout, de tout, avec plaisir ; tu saisis chaque aliment avec tes petits doigts grassouillets comme autant d'amants adorés ; tu les portes à ta bouche comme une hostie sacrée, et sans la moindre culpabilité, tu les avales, lentement, avec jouissance.

Comble de la pauvreté, tu travailles pour gagner quelque argent ; tu passes des heures inutiles à laver des toilettes afin que de somptueux imbéciles délivrent leurs étrons, en écoutant tes collègues déprimés se plaindre de leur état de prolétaires exploités ; tu ajoutes à tes huit heures journalières des ménages à domiciles pour laver des grabataires esseulés dont les familles égoïstes se sont détournées à l'aide de chèques-emplois-service.

Tu n'as évidemment aucune fortune, aucune famille, tu n'as que très peu fréquenté l'école : les Musset et les Vian te sont aussi étrangers qu'un général d'Empire ou les équations du second degré. Avec cela, tu ne restes jamais devant la télévision, tu ne feuillettes jamais les revues remplies de photos de pseudo célébrités, et tu peux rester des heures à contempler la mer.

Tu es métisse, sans race, de toutes les races, fille sans père, étrangère à tous les groupes. Et tu es vieille, tu n'as jamais enfanté et maintenant la nature t'as repris ce droit.

Et alors ? Alors tu es une source ; tu souris tout le temps.

Pour tout cela, ma chérie, tu m'emmerdes. Tu m'emmerdes car tu m'élèves, tu me libères et tu m'inspires ; tu m'emmerdes parce que je t'aime.